

Bué passé & présent



N° 1 décembre 2021

Bué de croix en croix



Dix neuf croix sont encore présentes sur le territoire de la commune de Bué. Il s'agit là de ce qui est à présent considéré, ainsi que les fontaines, les lavoirs, les cabanes de vignes, comme le petit patrimoine rural ; mais les croix font rarement l'objet d'une protection au titre des monuments historiques, leur qualité architecturale et leurs ancienneté n'étant généralement pas suffisantes à leur éligibilité.

Leur importance dans l'histoire rurale n'est plus à démontrer. Placées aux endroits de passages obligés, elles ritualisaient les micro-déplacements quotidiens, les moments de halte et de repos, et appelaient à la prière lors de la célébration de fêtes catholiques. Pour mettre en valeur ce patrimoine, la commune de Bué a décidé de créer un circuit qui permettra de découvrir, en même temps que les croix, le village, de son implantation sur la grande route de Bourges à Sancerre jusqu'à son assise au pied des pentes de Marloup. En s'éloignant du bourg, le jalonnement des croix ouvrira des vues sur les alentours, le vignoble, le large paysage sancerrois et ligérien, la plaine vers Vinon et Veaugues, et la proximité sensible du Pays Fort.



Le circuit, à parcourir à pied, à vélo, est d'ores et déjà reconnu : il sera constitué d'une boucle majeure d'environ 18 km, et d'une petite boucle de 5 km, suffisante pour une première découverte. L'inventaire et le constat d'état des croix sont achevés ; deux d'entre elles, remiseses chez des vigneron, devront être réinstallées.

À Bué, ce sont les « caporaux » de la Confrérie Saint-Vincent qui entretiennent

Nouveau ! le supplément du Tambour de Bué

Chaque année, vous retrouvez dans le journal municipal des articles sur l'histoire du village, ses monuments, des épisodes qui ont marqué la mémoire des habitants. Nous savons que ces pages sont appréciées, nous avons donc souhaité leur donner une place particulière, et la possibilité pour vous de garder ces pages dans votre bibliothèque : sous forme de supplément détachable, il sera aisé d'en faire la collection, celui de 2021 est le numéro 1.

Les rédacteurs du supplément sont toujours un peu les mêmes ! Et attendent avec impatience que d'autres auteurs se manifestent, en vue des prochains numéros, avec de nouveaux sujets d'articles, pour captiver l'attention des buétons.

Bonne lecture.

La rédaction



les croix, situation exceptionnelle, puisque depuis la Loi de Séparation de l'Église et de l'État de 1905, les communes en ont généralement la charge.

*Carine Crochet, Virginie Vaude-
nay, Marie-José Garniche et Evelyne
Michaïlesco s'occupent du circuit. Des
articles à venir dans les prochains Tam-
bours compléteront cette petite histoire
des croix de Bué.*

Marie-José Garniche

Mais où sont donc passées les chèvres ?

Ainsi s'interrogeait naguère un visiteur, étonné de n'en point voir dans les villages vigneron. Si les biquettes étaient nombreuses en Sancerrois jusque dans les années 70-80¹, elles ont totalement disparu des villages et hameaux où la vigne a préempté l'espace et où le vin a accaparé l'activité. Pourtant, la chèvre reste ici emblématique. Elle figure par exemple, accompagnée de crottins, dans le blason adopté par Bué aux côtés des raisins, de la herse, du sorcier et des birettes.



Nous voici donc interpellé par l'histoire de l'élevage caprin attesté en Sancerrois depuis le 16^e siècle et qui a marqué la mémoire des Bué-tonnes et Buétons y compris d'adoption et de plus de 40 ans. Cette histoire est multiple : histoire des représentations, histoire économique et sociale et enfin histoire des mentalités et de la famille, singulièrement du point de vue du rôle des femmes dans la société vigneronne. Cet article n'a d'ambition que de donner à voir les chèvres dans les cartes postales avec une pointe

de nostalgie. Il est le premier d'une série sur le sujet.

Les chèvres : un sujet de prédilection des éditeurs de cartes postales

Les éditeurs de l'âge d'or de la carte postale (1900-1920) saisissent les scènes de la vie quotidienne et du labeur, mais ne s'intéressent guère aux chèvres. En revanche, les cartes postales des deuxième et troisième quarts du 20^e siècle témoignent de l'importance de l'élevage caprin dans l'imagerie du Sancerrois. Des années 1930 jusqu'à la fin des années 70, les chèvres et leurs gardeuses sont le sujet de nombreuses séries. Il s'agit d'évoquer les « types sancerrois », le « Berry pittoresque » ou la « campagne sancerroise ».

Une série des éditions Gaby, illustrée d'aquarelles de Charles Homualk², intitulée « en parcourant le Berry », évoque les chèvres du Sancerrois avec ici une gardeuse âgée, là une jeune bergère devisant avec un galant portant biau et sabots. Une autre carte montre un chevrier fort élégant dans sa limousine³ dont les carreaux évoquent à s'y méprendre le tartan « haymarket check » d'une célèbre marque britannique d'imperméables. Il veille sur quelques chèvres en scrutant pensivement le viaduc de Saint-Satur. Ces cartes sont caractéristiques du regard folkloriste porté sur l'élevage des chèvres, surtout dans les années 60-70. Dans ces fantaisies pastorales, les gardeuses posent en costume traditionnel avec leurs animaux, dans les prés ou près de la fontaine. Les clichés sont assortis de poèmes patoisants signés Jacques Martel, Jean-Louis Boncœur, André Dubois...

Quelques clichés pris sur le vif montrent les biquettes, les chevreaux (les « chigats ») et leurs chevrrières en route vers les prés ou l'étable. Si les chèvres de Chavignol sont souvent représentées, les chèvres et les gardeuses de Bué ont également eu les honneurs des éditeurs. Dans les années 30-40, c'est une sage et bien vieille chevrrière qui pose pour l'opérateur avec quelques chèvres en haut de Marloup et Bué en arrière plan. Avec la même gardeuse, le photographe a réalisé plusieurs clichés pour la maison Lenormand d'Orléans.

Dans les années 50, la galerie d'Art Régional des Magasins Modernes à Sancerre publie une carte montrant quelques chèvres et deux vaches dans un chemin creux et légendée « Bué-en-Sancerrois En rev'nant d'moder lé chieuves »⁴. L'éditeur fait dire à la chevrrière-vachère⁵ qui accompagne les bêtes :

« Qua sont agonantes⁶, ceux sales bêtes là
A m'font courri, qu'j'en sens en nage
Si a f'sait pas d'si bon fromages
J'arais tôt fais d'les planter là »



Mais où sont donc passées les chèvres ?

Plus tard, dans les années 60 les éditions du Lys offrent une poétique vue du bourg, caché dans un fouillis d'arbres et de buissons d'où émerge le clocher de l'église avec, au premier plan, une chevrière veillant sur un modeste troupeau de quatre chèvres et devisant avec une commère.

Les éditions nivernaises proposent un beau panorama de Bué pris dans les années 60-70. Le premier plan est tout entier occupé par un groupe d'une dizaine de chèvres. Enfin, vers 1970, les éditions REC (Roussel à Châteauroux) réalisent une série de cartes de promotion de la Société coopérative d'élevage caprin des

Garences qui mettent en scène un troupeau important de chèvres accompagnées d'une chevrière et d'un enfant, toutes deux portant un costume traditionnel.

Les chèvres ne font-elles pas partie de la famille ? Ce qui est certain c'est que certaines d'entre elles ont quasiment le statut d'animal de compagnie. Une carte Auxenfans des années 1910 nous montre la place du Carrou animée de villageois et villageoises et de deux chèvres dont l'une pose sagement aux côtés de sa gardeuse et d'un enfant, comme le ferait un chien affectueux.



Les chèvres sont des animaux attachants et gourmands. Celles et ceux qui, parmi nous, ont connu les déambulations des troupeaux par les rues et les chemins de Bué se souviennent bien sûr de leurs petites crottes noires et luisantes, mais aussi de leur caractère curieux, de leur promptitude à manger tout ce que les talus peuvent offrir d'herbe, de chardons, et souvent, de végétaux interdits à la consommation caprine. Il s'agit alors de contraindre les bêtes à l'abstinence grâce aux bonnets qui entravent leurs mâchoires comme une muselière. Parfois en cuir tressé, les bonnets sont souvent faits de laine ou de coton, tricotée au crochet. Comme en témoigne cette photo d'une des dernières chevrières de Bué, Lucienne Morin, à la fin des années 80⁷, c'est alors un spectacle coloré et bruyant que ces bêtes, talonnées par un chien prompt à leur mordiller les pattes. La chevrière impatiente les houspille mais ne manque pas de les appeler individuellement par leur nom ou collectivement par une interjection dont elle avait le secret. C'est également l'univers sonore du village qui s'est transformé avec la disparition des chèvres.



A suivre...

Martine et Michel Aribaud

- 1 A Bué, on compte 250 bêtes au début du 20^e siècle, 300 dans les années 50, peut-être près de 500 dans les années 70.
- 2 Peintre et illustrateur nantais qui a réalisé près de 3000 cartes sur toutes les régions de France.
- 3 Limousine : vêtement traditionnel, originaire du Limousin, porté par les bergers contre la pluie et le froid, composé d'une grande cape et d'une sur-cape.
- 4 Malgré les recherches, il n'a pas été possible de situer la prise de vue. Un appel est donc lancé aux lecteurs du Tambour de Bué pour identifier les personnages et le lieu !
- 5 Ce même bout rimé non signé a été utilisé par les éditions Lenormand d'Orléans pour accompagner un cliché de la série « types sancerrois ».
- 6 "agonante" est une faute, le terme correct étant "agouante".
- 7 Photographie prise à la volée rue de Venoize par Jean-Pierre Michaillesco.

Il y a ...

Il y a 150 ans. C'était le 6 décembre 1871, la bénédiction de la nouvelle église de Bué (date mémorable, déjà maintes fois évoquée : se reporter aux Tambours de mars 2005 et de décembre 2017 ainsi qu'au livret de Mgr André Girard). Ce qui est moins connu c'est que la même année, un jeune homme né à Bué le 21 mars 1854, Louis Crochet (en parenté lointaine avec les Crochet de Bué), travaillant à Paris comme bourrelier, combattit sur les barricades lors de la Commune de Paris. Arrêté le 28 mai à Belleville, il fut condamné à deux ans de prison. Peut-être n'a-t-il pas accompli sa peine car, réfugié à Londres, il y mourut en avril 1875 à 21 ans.



Photo de groupe du mariage Balland-Raffaitin devant le café « À La Fontaine Sainte-Radegonde »



Photo de groupe des deux mariages Bailly-Roger et Roger-Picard au Carrou

Il y a 100 ans, en 1921. C'est l'année du mariage des parents de Thérèse Bailly décédée le 21 octobre à 98 ans. Marcel Bailly et Isabelle Roger se sont en effet mariés le 15 novembre 1921. Ses beaux-parents, Julien Balland et Jeanne Raffaitin, les parents de son mari, Pierre Balland, s'étaient mariés le 6 septembre de la même année.

Il y a 60 ans, en 1961. L'exemplaire conservé par Marie-Thérèse Migeon-Cirotte indique la date exacte de cette photo, sans préciser ni qui l'a prise ni ses circonstances ; c'était le (lundi) 11 septembre 1961. Sur la place de l'église, sous l'imposant marronnier qui s'effondrera dans l'hiver 1972, devant les toilettes publiques (la pancarte « HOMMES » était doublée d'une pancarte « DAMES »), ce sont bien 19 hommes qui ont pris la pose. Certains sont des chasseurs car 9 d'entre eux tiennent leur fusil ; Maurice Goulard se tient même au garde-à-vous ! François Daulny, le tailleur, tend son verre qu'il a gardé dans sa main gauche. Sur la table



Il y a ...

du bistrot apportée à coup sûr de chez Lucien Picard, deux paniers en fer remplis de bouteilles de vin sans étiquettes ni capsules encadrent quatre bouteilles vides, dix verres ballons vides et plus de dix bouchons ! Trois hommes détonnent par leur tenue soignée : costume-cravate pour, au centre, Fernand Crochet, le maire depuis 1959, et Lucien Roger, le menuisier-charron et costume pour le facteur, Maurice Verdy, dont on remarque le crêpe sur le revers de la veste (ce signe d'un deuil récent dans sa famille est une marque typique de ce milieu du 20^e siècle). Si tous ont le sourire, c'est que la bonne humeur règne ce jour-là à Bué ! À la sortie de l'église, selon la coutume, les chasseurs ont salué les jeunes mariés du jour en tirant en l'air moult cartouches !

Pierre Prieur, vigneron à Verdigny, venait d'épouser Monique Crochet, la fille d'André et de Denise, l'épicière ! Le vin d'honneur a été généreux et pour cette photo de groupe, on a profité de l'estrade dressée par le photographe de Cosne pour la photo du mariage et on a dû inviter M. le maire qui n'était autre que l'oncle de la mariée, avant qu'il rejoigne toute la noce au café-restaurant de Clotaire Thuillier ! Et 60 ans après, ce 11 septembre 2021, Monique et Pierre ont fêté leurs noces de diamant et ont découvert avec surprise et émotion cette photo dont ils ignoraient l'existence ...



Il y a 50 ans, en 1971. C'était le dimanche 4 juillet, les jeunes de Bué participaient à l'Intervillages contre les jeunes de Sury-ès-Bois. La plupart sont désormais sexagénaires ou septuagénaires et ont de bons souvenirs de cette journée. La presse de l'époque signale que le public vint nombreux, malgré le passage du Tour de France à Saint-Satur ce jour-là, et précise que la musique municipale de Sancerre donna plusieurs aubades entre les épreuves. Bué l'emporta par 50 points à 25 en remportant 9 des 14 épreuves (le jeu des tomates, le tennis œufs, la poussée de la voiture, le relais ballon masculin, la course aux canards, le jeu de la piscine, la course de lenteur à vélo, les bidons au lasso, la bataille au polochon sur la piscine) ; en faisant match nul à l'épreuve du sciage de bûches ; en étant dominé aux deux tirs à la corde (féminin et masculin), au démontage des deux roues d'une 2CV à soulever ensuite sans cric et au relais ballon féminin. L'énoncé des différents « jeux » laissent imaginer le pittoresque de l'après-midi. À noter que Sury-ès-Bois prenait sa revanche à domicile le dimanche 29 août en l'emportant par 40 points à 10 !

Gérard Crochet



Debout, de g. à dr. : Annie Morin, Dominique Migeon, Vincent Pinard, Marie-Claude Balland (visage baissé), Rose-Marie Verdier, Danièle Ducroux, Jean-Max Roger, Maurice Cirotte (†). **Au centre, accroupis :** Monique Bailly, Françoise Balland (†), Jean-Pierre Mifleur, Mireille Fouillade. **Devant :** Roland Raffaitin (†), Philippe Bailly, Gérard Morin, Michel Ducroux, Jean-Paul Balland, Jean-Paul Picard, Jean-Claude Gaulon.

Les pierriers : témoins majeurs des transformations du paysage buéton

Comparer une carte postale ancienne à un paysage contemporain est un exercice qui, au-delà du constat anecdotique que ce qui était hier n'existe plus aujourd'hui, fait apparaître à la fois la pérennité des paysages et l'implacable volonté de l'homme de les façonner, de les transformer. A l'intemporalité des lignes de force et des volumes issus de la tectonique, se superposent les traces puissamment structurantes des activités humaines. Le bâti, bien sûr, s'inscrit dans ces paysages. Le siècle qui nous sépare des prises de vue des années 1910-1930 a connu la disparition, la transformation et la construction de nombreuses maisons et bâtiments d'exploitation, venus en remplacer ou agrandir d'autres. Parfois, un bâtiment ancien se retrouve cerné, absorbé, éliminé visuellement par les constructions ultérieures. La végétation, libre ou domestiquée, semble également suivre un parcours qui la conduit à abandonner un espace, laissant ici la place à du bâti ou à des cultures ou, au contraire, à coloniser totalement un vallon ou une crête.



Le paysage se trouve ainsi bouleversé dans ses détails. Il faut bien sûr se promener « document en main » pour saisir les transformations : c'est ici un bosquet qui a disparu et là un hangar aux vastes proportions et une maison ancienne surélevée qui s'imposent désormais à notre vue. Les équilibres graphiques sont également bousculés au point que le paysage ancien en devient



parfois difficile à lire, à comprendre avec précision, malgré quelques points de repère tels que le colombier, sa tour du 15^e siècle, le cimetière et, bien sûr, l'église. Au-delà des questions techniques relatives à la photographie (ouverture, focale, angle de prise de vue, format de la surface sensible) le photographe de l'époque avait sous les yeux une palette graphique que l'observateur et le photographe d'aujourd'hui n'ont plus ou plutôt qui a changé tout autant que le regard que porte l'habitant de Bué qui se fait promeneur et observateur amoureux des paysages.

Les pierriers s'imposent comme autant d'éléments graphiques remarquables des clichés du début du 20^e siècle, comme le montre la carte postale des années 20, BUÉ – Vue générale n°2, des éditions Thuillier-Picard. Véritables monuments microlithiques, ils griffent l'image par leur forme et leur blancheur. L'observateur contemporain attentif aura remarqué que ces amoncellements ordonnés de cailloux ont, pour la plupart, disparu du paysage buéton. Or, encore au début du 20^e siècle et jusqu'au milieu des années 50, c'est par dizaines que les pierriers (ou perrois) marquaient les pentes et les collines. Au 19^e siècle, c'est plus de 150 pierriers de toutes tailles qui jalonnent les pentes, leur nombre et leur répartition étant variables en fonction de la teneur en cailloux de la terre.

Ce sont de véritables constructions aléatoires que les hommes de la vigne ont réalisées pendant des siècles, s'évertuant à enlever grosses et petites pierres en particulier après un arrachage et avant de nouvelles

Les pierriers : témoins majeurs des transformations du paysage buéton

plantations¹. Ces « tas de pierrailles encombrées de ronces séparant à intervalles réguliers les parcelles de vignes » sont « bien vieux ». La pioche des vignerons butait souvent sur un bloc de calcaire. Il fallait « commencer par extraire ces blocs pour qu'il ne gêne point le travail de la vigne, on les mit en tas dans un endroit inculte... S'ils nous apparaissent aujourd'hui comme un monticule de menus cailloutis, c'est le résultat de la gelée. Déménageons un pierrier et nous trouvons à l'intérieur les gros blocs d'origine »².



Depuis des siècles, l'épierrage participe des tâches régulières de ceux qui soignent la terre comme ils soignent la vigne. Pour les vignerons qui œuvrent pour entretenir et valoriser les vignes d'un riche propriétaire aristocrate ou bourgeois, ce rude travail de casseur de pierres fait l'objet d'une mention spéciale dans le contrat, voire d'une rémunération spécifique. Le 19 novembre 1780, une convention est passée devant notaire entre Messire Etienne Henry Labbe Chevalier Seigneur Vicomte de St Georges demeurant en la ville de Bourges et Claude Roger vigneron demeurant en la paroisse de Bué³. Cette convention établit une liste impressionnante de tâches que le sieur Roger doit accomplir contractuellement pour « donner chacun an dans les tems convenables toutes les façons ordinaires et usitées dans les dits vignobles de Bué » nécessaires aux soins à apporter aux soixante seize journées de vigne du

baillieur. Il est précisé en particulier que « s'oblige ledit Roger d'enlever autant que faire ce pourra les pierres des dites vignes ». Au 19^e siècle, Romble Boin⁴, vigneron et régisseur de Monsieur de Fussy, note dans son livre de comptes que le travail d'épierrage des vignes lui est payé en plus des travaux habituels de la vigne.

Les perrois sont mentionnés précisément sur le plan cadastral parcellaire. Celui de Bué (1819) les donne à voir sous forme de disques aux contours irréguliers ou de surfaces oblongues qui troublent le bel ordonnancement de la marqueterie des vignes en lanières. Marquant souvent la limite entre des parcelles, ils sont parfois si remarquables en étendue et hauteur qu'ils servent de repères pour les arpenteurs de l'administration du cadastre. Ainsi, en Chêne Marchand⁵, les pierriers de monsieur Grangier (parcelle 52) et de monsieur Corvolle (parcelle 223) font l'objet d'une représentation soignée, qui les fait ressembler à des cônes de volcan. Le segment qui les relie sur la carte constitue la base auxiliaire de 413m pour la triangulation qui permet de calculer les distances. L'enregistrement cadastral mentionne les perrois au même titre que les bâtiments, vignes, prés, vergers, chènevières, et autres terres imposables. L'analyse des informations relatives aux pierriers qui figurent dans ces documents à finalité fiscale (propriétaires, surface, « contenance imposable », localisation, estimation du revenu de la terre, dates des mutations...) permettent d'appréhender leur importance dans l'histoire de la propriété.

Marque d'un dur labeur séculaire, l'empreinte des pierriers s'estompe depuis les années 60 à la faveur des remembrements et de l'optimisation de la surface à planter en vignes. Ils ne couvriraient aujourd'hui plus que 5% de la surface qu'ils occupaient voici moins d'un siècle. Ceux qui subsistent sont des survivances quasi-archéologiques des paysages anciens, dont il importe de fixer l'image en une sorte d'initiative mémorielle.

Martine et Michel Aribaud

1 Voir à ce sujet Thibault Boulay « Le vignoble de Chavignol » - 2017

2 Le Livre d'Or de Bué, 1949.

3 Cité avec l'aimable autorisation de Dominique Roger.

4 G. Gilbank. Les vignobles de qualité du sud-est parisien. 1981.

5 <https://www.archives18.fr/archives-numerisees> : Bué, Section F1 dite du Chêne Marchand en 2 feuilles. 1ère feuille.